

Commentaires

Number 27, March–April 1987

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/20697ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

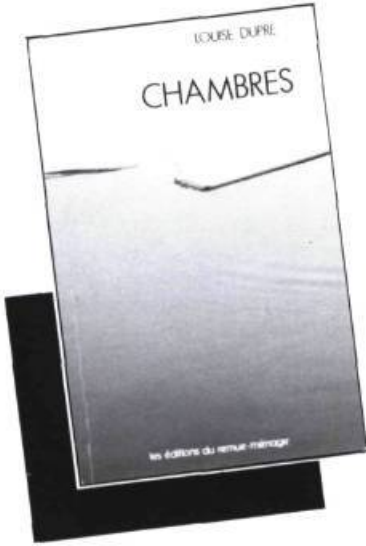
0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(1987). Review of [Commentaires]. *Nuit blanche*, (27), 18–19.



CHAMBRES

Louise Dupré
Remue-ménage, 1986; 9,95 \$

Je me suis introduite dans ces *Chambres*, consciente de m'aventurer dans des territoires intimes, à la recherche moi aussi d'une photographie à faire, en quête de détails pour rassembler des fragments, lier des prises de vues.

L'auteure revient sans cesse sur ses mots, agite de vieux souvenirs, revoit certaines photos en parcourant toutes ces chambres: chambre noire, chambre de l'œil, chambres vides, chambres d'amour ou de mort. Elle tente de saisir quelque chose de durable, qui ne lui échappera pas, même si elle se sais *passante*. L'amour et la mort se vivent et se confondent à l'intérieur de ces enceintes tantôt ouvertes, tantôt fermées. L'attente est ressentie comme douloureuse; celle qui la vit est seule et surexposée, exposant cette part d'elle la plus sensible. Entre chacune des chambres deviendront nécessaires les antichambres, celles-ci représentant alors des moments d'arrêt, lieux de reconstruction de la mémoire et de l'imagination. Dans ces pièces transitoires, le seul fait de basculer dans les images et les mots, de s'y inverser, rend à la poète-photographe-artiste sa visibilité et son espace.

Étrange tout de même cette émotion ambiguë qui

m'envahissait en quittant ce recueil de Louise Dupré: je ne savais plus si j'étais entrée dans ces *Chambres* ou si elles étaient entrées en moi.

Susy Turcotte

LE FEU GOUVERNE
Éric Brogniet
L'Âge d'homme, 1986

Le feu gouverne, pour lequel Éric Brogniet a obtenu le prix Max-Pol Fouchet, est ce qu'on pourrait appeler un «admirable miracle». Ce poète de 30 ans se situe dans la parenté d'un René Char (auquel le poète rend d'ailleurs hommage). La force de son langage peut également rappeler Michaud; mais le plus important, c'est que l'auteur a un langage personnel. S'il consent en effet à nous indiquer son origine, très vite, il se démarque et construit un univers singulier. Disons, pour paraphraser Char parlant de Picasso, qu'il met en péril l'héritage tout en s'appuyant sur lui.

Éric Brogniet établit sa «résidence dans la métamorphose», il nous amène en ce lieu où «il est temps d'armer la mémoire». Il s'agit là d'un des paradigmes de ce livre constitué de trois suites de poèmes, s'imbriquant les uns à la suite des autres. «Cendre première», «Matière mesurée» et «Le feu gouverne», formant un cycle aux récurrences multiples, Éric Brogniet joue de la prose autant que du poème, tantôt parfois lyriques, tantôt resserrées. Nous sommes à la frontière d'un univers où domine la présence du feu: «J'assimile le feu» (p. 28), puis il fouille «la braise» [...] «pour discerner la cendre du sable»; finalement, notre *apprivoiseur* nous illumine: «La clarté nous captive. Nous n'avons plus peur des hommes» Et encore, je n'ai rien dit de cette fulgurance qui anime le phrasé du livre, ni de la richesse de ses images, ou de la variété des styles et des rythmes où la parole se présente en constante métamorphose.



De toute évidence, voici le livre d'un grand poète. Tout au moins est-il permis d'espérer encore davantage. Très convaincant, Éric Brogniet amène son lecteur à désirer soumettre «la parole à la foudre», car «notre révolte est une forme supérieure de l'amour.» «Pourtant l'absence est définitive malgré la parole, le refus d'agonie.»

Paul Bélanger

LES LANGUES D'AIMER
Jean Chappelaine Gagnon
Écrits des Forges, 1986; 5,00 \$

Ma lecture de la poésie parfois est cernée par le doute. Que m'apporte-t-elle? Où me conduit-elle? Sur quoi s'appuie-t-elle pour affirmer ou tout remettre en question? En même temps, comment ne pas être subjugué soudain par *cela* qui me somme de répondre. Mais répondre à quoi? Je ne sais pas et cette interpellation va son chemin.

Comme la poésie de J.C. Gagnon qui revient par flots pour m'interroger avant tout sur les mots, l'amour et la voix. Les mots qui ne passent plus au fond de la gorge, les mots perdus quelque part dans un tiroir, ou bien les mots secrets usés par une trop longue attente. Peu importe tous les mots: «On se

demande après toujours après /Ce qui apparaîtra sur la page/Blanche toujours/Où chaque fois il croit qu'il se noiera/Mais chaque fois tout recommence/- Et la page se couvre de bras et de jambes/De coeurs et de mots en émoi/Des corps entiers étendus là/» (p. 69).

Et avant ou après les mots suit l'amour, plutôt son absence, sa perte, car l'amour se dit si peu. Non par pudeur ou manque de souffle, mais parce qu'il n'y a plus rien à dire. Le conte trouve sa fin ici. Alors paradoxalement le silence de l'autre donne l'élan aux mots et le souvenir prend forme au milieu du poème: «Tu peux toujours aller marcher vers d'autres/Plus rien ne touche plus ne rejoint plus mon centre/Plus rien en moi ne s'émeut/À ta perte si proche pourtant» (p. 20).



La voix ou la parole enfin s'oppose aux mots, à l'écrit par son côté verbal comme l'image même de l'être perdu: «Comment faire renaître ici comment faire apparaître/Ce regard cette voix dont nul dessin nous est resté/Et que l'on cherche malgré soi/Comme la fin cherche la fin/» (p. 67).

Les langues d'aimer certes pour prendre langue avec la poésie de J.C. Gagnon.

Côme Lachapelle



L'HYDRE À DEUX CŒURS
Marcelle Roy
Noroît, 1986; 10,00 \$

Le projet de Marcelle Roy semble être, ici, de défendre la cause de l'amour, malgré que cette cause soit perdue, tel que le laisse entendre l'incipit de Brecht: «Il y a toujours dans la vie quelque chose qui est en train de mourir [...] mais lutte pour son existence, défend la cause perdue de sa survie.»

Deux, et même trois ordres de discours se côtoient et s'interrogent, se répondent, etc. Il y a d'abord l'histoire d'une femme qui «a marché tout le jour. Elle a parcouru d'innombrables mémoires.». Le second niveau est dans l'ordre du poème, quoique en maints endroits, un genre *contamine* l'autre. Cet espace constitue un temps d'arrêt de la narration, un temps d'arrêt qui développe sa propre histoire: «Idiotie me rassure, dans le rire de moi, abîmée jusqu'aux larmes.» Les dessins suggèrent peut-être une troisième lecture... Ils viennent, de fait, ponctuer le texte.

Mais tout cela n'est pas aussi compliqué qu'il n'y paraît. Marcelle Roy demeure simple et directe. Notons toutefois que le côtoiement n'est pas toujours heureux; même que parfois l'auteur semble chercher une direction: les pages passent, mais la magie n'opère pas. Le pari du début s'est quelque peu élargué en cours de route. De belles pages, cependant, ferment le livre: «imaginer que l'hiver et l'été ne font qu'un. Gel et dégel confondus,

donnant naissance aux roses: poèmes en acte...» Voilà les meilleurs moments. Rien n'est complètement perdu, même si le lecteur a abandonné, distrait de l'essentiel par les fréquents dérapages de la narration, coupé de là où «les plus braves ne sont [...] pas les plus tremblants, tellement menacés par leur propre grandeur». Il faudrait peut-être pousser davantage ce travail sur le matériau même.

Après de premières *Traces* prometteuses, *L'hydre à deux cœurs* semble être un livre de transition.

Paul Bélanger



APPARENCE
Jacques Boulерice
Belfond, 1986;

Pour qui aime feuilleter un volume, en lire quelques passages, le laisser, le reprendre, plutôt que le traverser d'un seul trait, *Apparence* de Jacques Boulерice est le livre par excellence. Soixante-trois petits textes regroupés en deux parties: «récits journaliers» et «en réalité», mis à part celui qui figure en tête du recueil, intitulé «Un enfant joue».

L'auteur aussi s'amuse. Il s'amuse à dénoncer l'horreur, la détresse et l'amertume cachées sous le quotidien. Der-

rière l'anecdote se profile ainsi une vérité, une réalité plus dure et qui fait mal, de telle sorte que le lecteur doit s'arrêter et réfléchir: «à quel moment de leur vie les humains se mettent à chercher l'ombre et les mots froids...» (p. 66). Des enfants, des hommes et des femmes d'âge moyen, des vieillards — presque tous solitaires même en groupe — vaquent à l'ordinaire. En arrière-plan se succèdent quelques villes: Montréal, Québec, Ottawa..., mais le plus souvent des cours d'eau: le Saint-Laurent, la Richelieu et la Gatineau.

Soixante-trois petits poèmes nous dit l'auteur; soixante-trois brèves nouvelles écrites en prose poétique dirais-je. Soixante-trois tableaux pouvant émouvoir, saisir, décevoir aussi. Car si Jacques Boulерice maîtrise l'écriture, il est difficile de se renouveler tout au long d'une soixantaine de textes axés sur la vie de tous les jours et de «parler de tout, de rien» (p. 41) sans jamais lasser le lecteur.

Hélène Marcotte

LA TERRE ÉMUE
Pierre-Yves Pépin
Tryptique, 1986; 7,50 \$

On entre de plein fouet dans ce livre de Pierre-Yves Pépin. L'auteur soutient deux discours; l'un, scientifique, l'autre, poétique, le livre reposant sur le glissement du premier vers le second. Sa démarche, tout à fait personnelle, s'apparente à la conscience de l'environnement de Kenneth White. Il s'agit, ici, de revaloriser la lenteur, mieux accordée au rythme de la nature: «Marais et marécages, lagunes et grands deltas, voilà par excellence un pays pour initiés.» On le voit donc, il s'agit d'explorer les espaces lagunaires, coincés entre les «forces de la mer» et «l'arrière-pays».

«Ce cri peut s'interpréter comme un chant», la première suite du livre, suggère une lecture métaphorique qui n'est pas



évidente au début. Pépin explore l'espace deltaïque. Très évocateur, il nous donne à lire sa propre sensation des lieux, sensation sonore, visuelle ou musicale. Puis, lentement le texte glisse vers un langage plus poétique: la démarche empirique, propre à la poésie, va de pair avec le langage scientifique. Très descriptif au début, le texte glisse donc jusqu'à la belle chute qui nous renvoie au début: «Sonore mais lointain, un oiseau des marais exprime un cri sans prévenir. Ce cri peut s'interpréter comme un chant.»

Voilà un petit objet qui fascine, en cette saison grise où le froid nous surprend, où l'on se demande même si l'âme de ce pays n'est pas gelée, définitivement, pour paraphraser Jean-Guy Pilon.

Paul Bélanger